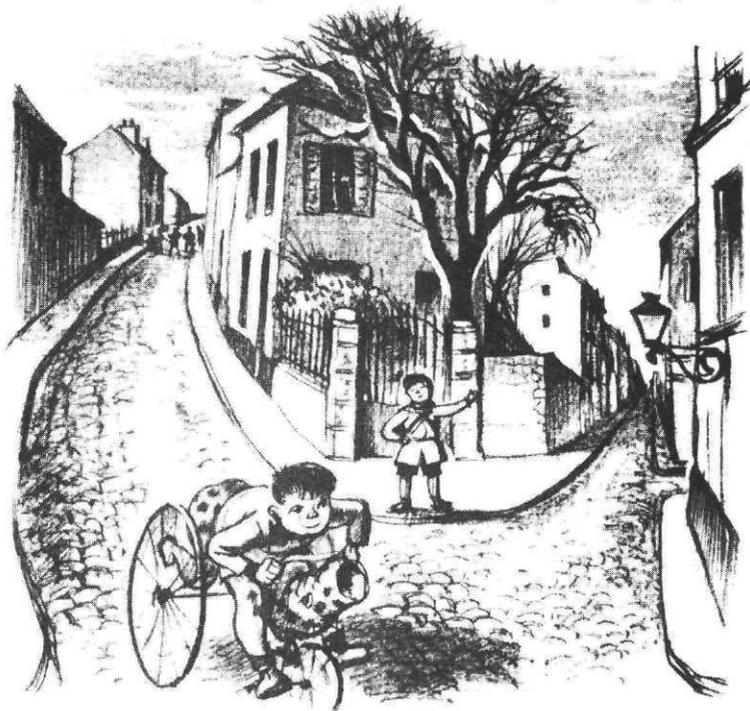


LECTURE ANACHRONIQUE

# LE CHEVAL SANS TÊTE, de Paul BERNA

*par Francis Marcoin*

*Dans la prestigieuse Bibliothèque Rouge et Or des années cinquante,  
une bande insolite de gamins au langage argotique, lancés dans une  
chasse au trésor : un petit chef d'œuvre de poésie populaire.*



*Le cheval sans tête, ill. Pierre Dehay, G. P.*

L'histoire de la littérature enfantine est en partie dominée par celle des collections. A travers elles se construit le rapport du lecteur à la matérialité du livre, à son odeur, au papier, à la typographie, mais aussi au catalogue : sur la jaquette de couverture ou sur les pages de garde, d'autres titres que je ne lirai peut-être jamais forment comme une escorte à celui que j'ai choisi et favorisent des rapprochements quelquefois incongrus. Un lecteur, c'est aussi quelqu'un qui établit des réseaux entre les livres, se crée une bibliothèque particulière, résultat de classements et de rangements qui ne sont jamais tout à fait confondus avec l'histoire de la littérature idéale et indépendante des protocoles de lecture. Ainsi, les œuvres d'un même auteur peuvent-elles se regrouper selon les éditions qu'on possède ; je n'ai jamais su ranger mes livres que par formats et je ne suis pas sûr que les romans aient le même goût lorsqu'ils changent de collection.

Des frontières à la fois imaginaires et bien tangibles séparent donc la Bibliothèque Rose, la Bibliothèque Verte, et la Bibliothèque Rouge et Or qui, dans la France austère de l'après-guerre, associa à la lecture le goût du beau livre neuf, avec sa reliure et ses couleurs. La qualité générale de sa présentation m'a toujours semblé pensée tout exprès pour un livre comme *Mon petit Trott*, d'André Lichtenberger. Paru d'abord chez Plon en 1898 et nullement à destination des enfants, cet ouvrage offrait l'exotisme d'un milieu cossu, avec cuisinière et bonne anglaise, où l'enfant riche découvre ce qui pour lui est l'exotisme, la pauvreté.

### Poésie de l'enfance populaire

Les hasards du catalogue font voisiner sur le même rayon ce *Petit Trott* avec *Le cheval sans tête*, de Paul Berna, Grand Prix littéraire du salon de l'enfance en 1955, et dont les héros, fort modestes, s'ils contrastent

avec ce qui pouvait apparaître comme une édition luxueuse, ne suscitent plus aucun sentiment de charité, parce qu'ils apparaissent comme des personnes à part entière. Trott rencontrait un miséreux mécréant dont le père « gueulait » très fort et lui chipait ce qu'on pouvait lui donner. Il était à la fois indigné et attiré par ses mauvaises façons : « *Boulotter ! fi donc ! voilà un vilain mot. Trott sait qu'il ne doit pas causer avec les enfants mal élevés. Il est sur le point de s'en aller. Mais la curiosité est la plus forte* ». Ici, le père du personnage principal est ouvrier, c'est « un homme doux et bon », et la gêne est décrite de l'intérieur, sans apitoiement, fût-il inspiré par les Saintes Ecritures. Et la langue se nourrit tout naturellement d'un argot étonnant pour l'époque et pour cette collection de prestige. On boit des chopines de « *Bercy-ceinture* » dans ce bled de Louvigny-Triage, dit encore « *Louvigny-Cambrouse* », « un patelin de banlieue où tous les hommes valides ont pour occupation de faire rouler les trains », et la bande à Gaby se compose de Tatave, Bonbon, Zidore et Mélie, Criqué Lariqué, « le petit négro du Faubourg-Bacchus », et de Marion, la fille aux chiens, vêtue d'« un vieux veston d'homme raccourci à sa taille. Elle portait là-dessous une jupette grise aussi courte qu'un tutu, d'où jaillissaient ses grandes guiboles, minces et droites comme deux bâtons ». Il y a aussi, entre autres, le dénommé Mallart, avec une « *figure de peau d'hareng aux deux tartelettes décollées et au grand tarin aplati qui tire à gauche* » ; ou encore le vieux père Zigon, qui en reste « *comme deux ronds de flan* » quand sa poussette à bouteilles est percutée par le cheval sans tête.

D'une œuvre assez abondante publiée dans la même Bibliothèque Rouge et Or, *Le cheval sans tête*, (qui sera suivi du *Piano à bretelles*), émerge donc par cette manière qu'on nommerait volontiers « réaliste » : mais

l'ancrage dans un milieu apparemment sans noblesse frappe par ses résonances littéraires, la poésie des banlieues et des barrières, la poésie des hautes et des basses qui vient du Victor Hugo des *Misérables* et qui passe entre autres par Raymond Queneau. La jubilation de la langue argotique se mêle d'un goût mélancolique pour le paysage déshérité des docks, des ateliers, pour la kasbah des chiffonniers et pour « l'espace brumeux des voies ferrées, que la féerie des signaux multicolores étoilait à perte de vue ». C'est la modernité des poètes, qu'on retrouve avec le garage du Carrefour de la pie, où le roman noir est en quelque sorte acclimaté par Paul Berna à l'usage des enfants, et qui diffère du modernisme affiché dans ses récits de science-fiction, moins convaincants à mon avis.

Poésie aussi de l'enfance populaire, à la fois sérieuse et rigolarde : face aux grandes figures héroïques de la science et de la vertu, popularisées par l'École de la Troisième République, voici des gamins, toujours désignés par un surnom. De *L'Emile* de Rousseau, à *Milot*, de Charles Vildrac, (Sudel, 1933), c'est tout un changement signifié par le diminutif. Au début du siècle, Alfred Machard avait déjà réuni sous le titre générique de *L'épopée au faubourg*, neuf romans, dont l'un s'intitulait *La guerre des mômes*. Il devait donner aussi un *Popaul et Virginie*, et un *Trique, Bout, Miette et Cie*, surtitré *Histoire naturelle et sociale d'une bande de gamins sous la Troisième République*. Ce titre parodique dit bien à la fois l'héritage du Naturalisme et de l'Aventure, en tant que modèles littéraires vus au deuxième degré. L'aventure n'est plus dans les îles lointaines, mais au plus près, et d'abord peut-être dans la tête, comme on le verra dans *Les disparus de Saint-Agil*, de Pierre Véry, où l'un des garçons se fait écrivain. Paul Berna, de la même manière, retient de l'enfance ce don de transfigurer la réalité, de se faire du cinéma dans des

réunions qu'on croit secrètes. A la place du lyrisme, une poésie de la proximité, du trivial. Louvigny-Triage est arpenté dans tous les sens, observé minutieusement jusque dans les détails les plus humbles, mais magnifié par une perspective carnavalesque. Pour cet éloge de l'humilité, et malgré des moyens narratifs fort différents, Louvigny peut être rapproché aussi, comme nous y invitent ses sonorités, du Loumigny de *L'Auberge de l'Ange gardien*. Le « programme » des deux romans, sur certains points, est identique, puisque Paul Berna et la Comtesse de Ségur célèbrent à leur manière la noblesse du cœur, indépendante de la position et de la fortune. Et s'il n'y a pas, dans *Le cheval sans tête*, un Dourakine à la bourse inépuisable (qui rendait contradictoire le propos de la comtesse), un trésor y est quand même trouvé.



*Le cheval sans tête*, ill. Pierre Dehay, G. P.

## La chasse au trésor

Il faudrait sans doute s'attarder plus qu'on ne l'a fait sur la place du trésor dans la littérature enfantine. Ici, c'est d'abord une variation sur un jouet venu de la plus pauvre brocante, échangé contre trois paquets de tabac gris, et qui va devenir l'objet de toutes les convoitises parce qu'un malfaiteur y a glissé une clef et que toute sa bande veut la récupérer. Si elle permet d'accéder à l'entrepôt où vient d'être caché le produit d'un vol, cette clé ne semble pas ouvrir les portes d'une symbolique exagérée-

ment compliquée, d'autant qu'elle porte tout bonnement l'adresse de l'endroit, une manufacture désaffectée de cotillons et d'accessoires de carnaval. Clin d'œil amusé à l'adresse d'Edgar Poë et de *La lettre volée* ? cette clé, enlevée du cheval, a été tout aussi simplement pendue sous le compteur, avec les clés de la maison du petit Fernand, et bien entendu, le brigand qui fouillait toute la maison ne l'avait pas vue, bien en évidence. A travers ce prétexte, c'est le cheval sans tête, comparé à un « bourricot », qui se trouve auréolé de gloire, rassemblant autour de lui les enfants de la rue des Petits-Pauvres, au nom clairement emblématique, disant le double abaissement de la petitesse et de la pauvreté pour mieux préparer l'avènement de cette chose déchuë, de ce corps mutilé recélant un trésor caché.

On notera le caractère définitivement abs-trait de tout trésor dans ce genre d'histoire. De l'argent, une fois trouvé, il n'y a rien à dire, rien à faire, du moins pour ce qui concerne le roman. Un bénéfice en est tiré, néanmoins : un trésor, à la mode d'une fable de la Fontaine. Comme le paysan disait à ses fils « *Travaillez, prenez de la peine* », il est dit « *lisez, prenez de la peine [du plaisir]* », et c'est la lecture qui est elle-même l'objet de la quête. Les enfants ne toucheront même pas de récompense pour avoir retrouvé l'argent volé, mais, « *quand on y pense,*

*vous avez bien eu pour deux millions de rigolade en quatre ou cinq jours* ».

Au trésor s'attache encore une dimension spirituelle, comme si l'on avait affaire à une sorte de parabole profane, sinon laïque, au sujet de l'âme. Sous l'enveloppe corporelle la plus abîmée, est une richesse, l'intelligence du cœur. Paul Berna ne fait ici que prolonger toute une inspiration du XIX<sup>ème</sup> siècle, et ce cheval sans tête devenu « bourricot » rejoint les ânes de Francis Jammes, promis au paradis, ou ceux de la crèche, pauvres parmi les pauvres. Le petit Trott, justement, ne vient-il pas d'entendre raconter par M. le curé la naissance du petit Jésus entre l'âne et la vache, quand il aperçoit une petite fille rudoyant un âne gris sellé : « *cela attriste Trott, et soudain une lumière se fait dans son esprit. N'est-ce pas le petit Jésus qui lui indique l'humble qu'il doit secourir* » ?...

Ce trésor, c'est donc l'esprit d'enfance, et cette manière de l'évoquer devient presque une figure obligée : il suffit de penser au film de Charles Laughton, *La nuit du chasseur*, où une pauvre poupée de chiffons bourrée de billets de banque fait qu'une fois encore le monde des grands court après le monde des petits. Comme le cheval sans tête, la marotte est la parente de l'âne d'or, partagé entre le fumier et le trésor, dans un contraste dont n'a pas fini de se nourrir la fiction. ■

